



Isabelle

Une barque descend le fleuve.

Sur l'eau infiniment immobile, la barque est immobile ; ou presque : parfois, son nez oscille légèrement comme pour se mettre en travers du courant. Mais ce n'est là qu'un frémissement, l'idée d'un mouvement plutôt que son ébauche. A peine la barque désire-t-elle pivoter vers l'une des berges, à peine songe-t-elle qu'il serait bon peut-être de piquer du nez vers le talus herbeux que les roseaux à la fois dévoilent et dérobent à sa vue, à peine imagine-t-elle la caresse soudaine de l'eau, cette sensation hypothétique provoquée par son hypothétique mouvement vers la berge, lequel lui rendrait enfin sensible le mouvement propre de l'eau – barque elle-même immobile à la fois emportée par le courant et par lui obliquement fuie –, à peine soupçonne-t-elle qu'un tel mouvement est possible... que déjà le fleuve immobile resserre son étroite autour de ses flancs de bois immobiles. Le fleuve et la barque demeurent ainsi solidaires et pareillement l'un par rapport à l'autre immobiles - comme en eux-mêmes, chacun séparément, ils sont immobiles au sein du paysage également immobile qui défile de part et d'autre des berges, de plus en plus lentement à mesure que le regard s'élève et se perd dans les lointains immobiles de la plaine embrumée. Cette immobilité de la barque sur l'eau, du fleuve sous la barque et du paysage autour de la commune immobilité du fleuve et de la barque, cette

absence de mouvement est un acte d'amour : l'accouplement immobile de la barque et du fleuve et aussi l'accouplement immobile du fleuve et du paysage, un double amour liquide et immobile qu'unifie le lent mouvement de la barque et du paysage l'un par rapport à l'autre – la barque comme une flèche suspendue en plein vol, un trait d'union, une aiguille qui coud le fleuve aux basques ombragées du paysage pour orner celui-ci d'un ruban de ciel spéculaire. Cet amour double et pourtant unique – de la barque et du fleuve et du fleuve et du paysage – est une chose étrange, un peu mystérieuse comme l'est toujours l'amour, aussi proche à la fois du miracle et de l'extrêmement banal que peut l'être n'importe quel acte d'amour. Sous le ventre immobile de la barque immobile, c'est toujours la même eau – exactement la même, à la molécule près – qui se presse, enveloppe, entraîne et accompagne, enserre sa coque pataude – laquelle, pleine d'échardes, ressemble, regardée de loin, à une grosse bogue dont une moitié se serait perdue, dévorée par le ciel. Pour la barque le fleuve immobile est pris d'un amour immobile ; le contact entre le bois de la barque et la peau liquide du fleuve est si constant qu'il devient union, communion, fusion plutôt que caresse. C'est un amour infini et très pur, hors du temps qui est mouvement, un amour tout entier voué à l'espace – à l'exploration et à la reconnaissance de l'espace, de ses possibilités infinies d'épousailles entre les formes robustes de la barque et l'absence de forme de l'eau qui embrasse étroitement celle-ci. La barque et le fleuve immobiles ensemble unis hors du temps jouissent à l'infini de l'espace, de l'espace commun de leur peau commune – ni eau ni bois et pourtant eau et bois à la fois – mais aussi, chacun de son côté et tous deux ensemble, de leur part d'espace propre. Cet espace propre qui pour la barque est elle-même sans le fleuve : le chanvre de son amarre lovée, le bois de sa coque, le fer un peu rouillé de ses tolets et de l'emplature vide du gouvernail qui gît inutile au fond de la barque ; cet espace qu'elle reconnaît comme le sien propre par opposition à l'espace commun de leurs deux peaux mêlées qu'elle partage avec le fleuve, elle-même intensément grâce à son abandon au fleuve. Cet espace propre qui pour le fleuve est lui-même sans la barque : l'eau sans le bois de la barque en cet endroit précis de son lit où la barque le touche mais aussi en sa source et jusqu'à la mer, tout au long de ses méandres ; lui-même de plus en plus diffus dans l'océan, de plus en plus lui-même vers sa source, jusqu'à n'être plus que le souvenir de lui-même en sa tombe marine et l'espoir de lui-même à sa naissance ; lui-même avec son limon, ses cailloux roulés entrechoqués sertis dans la vase, avec ses algues d'eau douce, ses poissons, avec aussi le

souvenir du plongeon fugace du martin-pêcheur comme une épine véloce dans sa chair liquide, la plaie ouverte par cette épine, la cicatrice laissée par cette plaie et le souvenir de cette cicatrice ; lui-même infini et sans limite engoncé dans ses berges autour de la barque ; lui-même sans sa peau commune de bois et d'eau avec la barque mais lui-même révélé à lui-même par l'écharde rugueuse et placide de la barque plantée dans sa chair. Et le fleuve et la barque jouissent aussi, ensemble, de tout l'espace qui leur est communément étranger – qui n'est pas eux ensemble ni même chacun d'eux séparément. Cet espace à tous deux semblablement étranger les unit aussi sûrement que l'espace commun de leurs deux peaux qui s'épousent et se confondent, c'est grâce à lui qu'ils sont – à la fois tous deux ensemble et chacun d'eux séparément – eux-mêmes, unis, niés et révélés par leur amour liquide solide au sein du paysage ; le fleuve lui-même pour la barque grâce au reflet trouble dans ses eaux de quelques saules et du soleil voilé par la brume matinale ; la barque elle-même pour le fleuve grâce au chardonneret perché sur une de ses rames engagée dans un tolet, grâce à cet oiseau posé dans sa chair qui gonfle les plumes de son jabot et les lisse avec son bec jaune et pointu ; la barque et le fleuve eux-mêmes l'un pour l'autre grâce au paysage qui défile lentement de part et d'autre de leur amour immobile ; eux-mêmes l'un pour l'autre, aussi, l'un grâce à l'autre.

A travers le fleuve, c'est aussi elle-même qu'aime la barque : sa propre forme solide et impérieuse qu'elle impose à l'eau qui la caresse, son étrave un peu lourde, sa silhouette pataude gracieusement profilée dans le courant, l'assemblage rigide et contraint de ses planches recourbées un jour sous le poids de galets chauffés à blancs, qui grincent un peu dans le clapotis, les morceaux de fer plantés dans sa chair que l'humidité rouille et fait saigner roux, les chocs sourds des rames coincées sous le siège de bois et que le balancement du clapotis fait rouler d'un bord sur l'autre et s'entrechoquer, les friselis d'écume et les éclaboussures qui courent le long de sa ligne de flottaison, le fait même qu'elle flotte et par là-même échappe au fleuve – la barque tout entière plongée dans l'atmosphère et frôlée seulement par l'eau étrangère de son amour ; elle-même animal étrange ni chair ni poisson, animal en fait plus aérien qu'aquatique, presque oiseau, dont l'amour pour l'eau n'est que de surface, un amour qui est aussi répulsion envers l'élément qui la soutient et auquel jamais elle ne s'abandonne vraiment elle-même tout entière, à qui elle n'offre que la peau rugueuse de son ventre ; un amour en soi impossible exacerbé par le plaisir de la peur de couler, de n'être plus elle-même – au sein du fleuve – mais un fossile envasé dans le limon

que l'eau caresserait infiniment mais n'épouserait jamais, une eau toujours différente, deux fois, trois fois, mille fois étrangère, une eau qui n'aurait plus le temps de s'attarder et passerait sans cesse, s'écoulerait, la laisserait, la fuirait, la mépriserait, et qu'elle ne pourrait plus suivre — barque non plus elle-même mais perdue, morceau de bois mort partie du fleuve et pourtant débris étranger que l'eau ignorerait et laisserait en chemin.

Et à travers la barque, c'est aussi une part de lui-même qu'aime le fleuve : bois flottant, araignées d'eau et brindilles, serpents et poissons, truites, anguilles, poissons-chats, rats crevés, un soutien-gorge froissé et enlevé à la hâte que le vent a emporté, volé, roulé de buisson en buisson puis déployé comme un papillon rose-chair sur le miroir de l'eau, tous ces corps étrangers qui le frôlent et le traversent, le façonnent sans laisser d'autre trace qu'une multitude de souvenirs, l'écho labile et entêtant de chimies et d'alchimies non-aquatiques — la sueur qui ruisselle le long des bras nus d'une lavandière du moyen-âge, la crasse du linge qu'elle bat sur la pierre du lavoir avec de grands gestes puissants qui font rouler sa poitrine dans l'échancrure de sa robe humide, le sang et la cendre de combats lointains et oubliés qui se mêlent à ses eaux —, toutes ces choses infimes qui font du fleuve le fleuve lui-même et pourtant lui sont étrangères, parasites, souillures, fardeaux pour qui l'eau devient support, asile, lit de repos liquide. Ce qu'aime le fleuve, c'est aussi ce que la barque lui apprend de lui-même : cette sensation de paix et d'arrêt du temps que lui procure le contact constant du bois de l'étrave en un point précis de son immense peau liquide, à lui être insaisissable et sans forme sans cesse roulé roulant dans le limon qu'il arrache à ses berges, sans cesse passant, fuyant, fugace, jamais semblable à lui-même, jamais lui-même sauf à l'endroit où la barque et lui-même enfin lui-même font peau commune dans leur amour immobile — en cette part d'espace, en cette part de lui-même succession infinie d'instantes que la barque transforme, transmue en espace enfin explorable, reconnaissable —, lui-même révélé à lui-même grâce à la forme que lui prête, lui impose la barque, immobile sur sa peau immobile que le vent ride sans l'émouvoir. Mais aussi le fleuve, que le contact de la barque fait frissonner, voudrait redevenir lui-même sans forme et immuable s'ignorant lui-même ; le fleuve voudrait que coule la barque et s'efface la forme trop précise de leur amour immobile, cette forme qui est la sienne et qui n'est pas la sienne ; il voudrait engloutir la barque qui le fuit — la barque immobile hors de l'eau immobile — et transformer ainsi la surface de leur amour en un espace plus plein que leur peau commune, en un espace à la fois temps et espace durant quelques instants — pendant que la barque

coule, avant qu'elle ne touche le fond et ne s'y enlise, devenant alors elle-même succession d'instant, courant, caresse, chose plus jamais empoignée, informe, sans autre forme que la forme de l'eau sans forme.

Paresseusement abandonnée au courant de son amour immobile avec le fleuve, la barque traverse lentement sans le voir l'amour immobile du fleuve et du paysage qui, ensemble immobiles, dérivent loin d'elle dans le sens contraire du courant – dans la direction opposée à sa propre immobilité à elle, la barque, dans la direction opposée à celle de son immobilité commune avec le fleuve. Autour de la barque s'accomplit s'accouple l'amour immobile du fleuve et du paysage – dont l'immobilité commune nie la sienne, et nie aussi la sienne commune avec celle du fleuve –, un autre amour immobile qui s'éloigne, la fuit, la laisse et pourtant l'accompagne et même la précède. Et ces deux amours immobiles se traversent, s'englobent, se contiennent et s'embrassent l'un l'autre mais jamais ne se rencontrent, parce que l'un tout entier donné dans le temps – celui de la barque et du fleuve – se développe, s'allonge et devient infini sur quelques mètres carrés de peau commune, se développe dans l'espace et jouit de l'espace, alors que l'autre tout entier donné dans l'espace – celui du fleuve et du paysage – se développe, s'étend et devient éternel dans l'éternité de chaque instant de leur peau commune réellement infinie, mouvante, changeante et jamais semblable, s'étend dans le temps et jouit du temps qu'il explore : ces deux amours immobiles – tous deux semblablement mais de manière différente immobiles – se déploient sur des chemins perpendiculaires dont l'intersection sans cesse se déplace sur l'un et sur l'autre, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, mais aussi sur les deux à la fois – en même temps au même endroit que nie l'instant le point de ce déplacement. Et le fleuve tout entier vit son amour immobile tout entier donné dans le temps – avec et pour la barque – sur une de ces deux lignes perpendiculaires, celle en laquelle il explore et jouit de l'espace, de cet espace commun qu'il partage avec la barque qui lui donne une forme au point précis où elle le touche – mais aussi une forme en chaque point de cette ligne qui s'en va perpendiculaire au temps, tout entière vouée à la description de l'espace, de l'espace amoureux de sa peau commune avec la barque. Et le fleuve tout entier vit son amour immobile tout entier donné dans l'espace – avec et pour le paysage – sur l'autre des deux lignes perpendiculaires, celle en laquelle il explore et jouit de l'infinité des instants qu'il partage avec le paysage. Tout au long de son cours tortueux, de ses méandres, depuis sa source jusqu'à son estuaire et même une fraction d'espace au-delà quand le fleuve s'indiscerne dans l'océan, le paysage lui permet de rester lui-même

semblable à lui-même en chaque instant de leur temps commun, mais aussi lui permet de devenir lui-même différent de lui-même et jamais semblable à lui-même d'un instant à l'autre de leur peau commune – peau commune du fleuve et du paysage dans l'espace infinie immobile et dans le temps sans cesse changeante, changeante en chacun de ses points tout au long du lit commun du fleuve et du paysage –, cette peau commune de leur amour immobile à la fois toujours et jamais semblable à elle-même tout au long de cette ligne qui s'en va perpendiculaire à l'espace, tout entière vouée à la description du temps, du temps amoureux de chaque instant de la peau commune du fleuve et du paysage dans leur amour immobile.

Tout au long du paysage immobile, ce n'est jamais la même eau et c'est toujours le même fleuve qui passent ; c'est toujours le même fleuve et ce n'est jamais la même eau qui cernent, pourfendent, dessinent le paysage. En chaque instant le fleuve tout entier est contenu dans le paysage et contient le paysage : la position en cet instant de chaque feuille des saules qu'émeuvent les lèvres de la brise, le plumeau brun et cylindrique des roseaux, le vol d'un oiseau – en cet instant immobile dans le ciel immobile et voilé – et le reflet laiteux du soleil sur les rides immobiles qui plissent la surface de l'eau ; mais aussi le fleuve, tout au long de son cours tortueux, contient – est contenu dans – le paysage en l'instant d'après ; le soleil un instant dévoilé par le passage immobile d'un nuage translucide, la lumière et les ombres soudaines – soudainement créées l'une par rapport aux autres –, la lumière et les ombres soudain tranchées, nettes et allongées – créées par le nuage immobile qui passe et dévoile le soleil dans le ciel immobile où l'oiseau immobile poursuit son vol immobile –, le plumeau fauve des roseaux et le reflet oblique de ceux-ci dans la lumière aquatique, la position en l'instant d'après de chaque branche de saule – cascade éployée explorée de lumière et feuilles immobiles vert tendre, penchée vers le fleuve où son reflet aussi se penche et ruisselle immobile vers elle immobile comme s'il jaillissait.

Ce qu'aime le paysage à travers le fleuve, c'est le fleuve lui-même – frontière du paysage et partie du paysage à la fois. Ce qu'aime le paysage à travers le fleuve, c'est aussi lui-même – paysage en chacun de ses instants lui-même semblable à lui-même et différent de lui-même –, c'est lui-même reflété, multiplié, répété à l'infini en chaque instant sur le miroir de l'eau immobile – paysage semblable à lui-même et différent de lui-même au même instant selon l'angle que fait le regard avec le miroir du fleuve. Et moi allongé sur la berge du fleuve à l'ombre du vieux lavoir quand passe une barque – en

ce point cet instant hors du temps hors de l'espace situé à l'intersection des deux lignes perpendiculaires du temps et de l'espace, en ce point cet instant où se rassemblent l'espace tout entier moi-même et le temps tout entier moi-même maintenant, moi-même l'instant d'après, moi-même qui tète le sein de ma mère, moi-même qui froisse le soutien-gorge d'Isabelle et le lui enlève à la hâte, le jette dans un buisson, moi-même qui le voit dériver papillon rose-chair au fil de l'eau, moi-même qui entraîne Isabelle un peu haletante vers l'herbe épaisse de la berge, moi-même qui l'allonge près de moi, moi-même en culotte courte qui l'épie dans son bain par le trou de la serrure, moi-même qui voit Isabelle en mousseline blanche et couronnée au bras d'un autre, moi-même que ma fille pousse dans un fauteuil roulant, moi-même qui tire les cheveux blonds d'Isabelle dans la cour de l'école, moi-même qui mords sa gorge tendue, moi-même tout entier mes mains mon ventre ma bouche mes yeux ce que voient mes yeux en ce point double qui est moi-même en cet instant, la barque, le fleuve, le paysage, les cris d'Isabelle aux cheveux empoignés – je crie je nais je meurs je gémis Isabelle Isabelle.